

PAROLES D'ANTAN ET DEVOIR DE MÉMOIRE DANS *LE QUATRIÈME SIÈCLE*, D'ÉDOUARD GLISSANT

Vanessa Massoni da Rocha
(UFF)

<https://orcid.org/0000-0003-2940-7931>

À Diva Damato

« Aujourd'hui est fils d'hier »
Édouard Glissant, 1997b, p.273

« Amérique est fille d'Afrique¹ »
Paulina Chiziane, 2017, p. 88

RÉSUMÉ

Cet article souhaite analyser le « devoir de mémoire » dans le roman *Le Quatrième siècle*, publié en 1964 par l'écrivain martiniquais Édouard Glissant. Il s'agit de mettre en évidence le texte romanesque pour étudier la domination coloniale et la résistance en Martinique à partir de l'observation des drames et aventures de quatre générations des familles Longoué et Béluse, esclaves arrivés en Martinique en 1788 pendant l'entreprise coloniale française et la traite esclavagiste. Le roman-saga se penche sur l'histoire orale pour raconter l'histoire locale à partir du point de vue des esclaves et de leurs héritiers, en refusant le soliloque du colonisateur et le danger d'une histoire unique. Il est question de nuancer l'historiographie officielle, de témoigner des chemins entre la dépossession et l'appropriation de l'histoire et de célébrer la réhabilitation de la voix ancestrale africaine par le biais d'un griot et d'un quimboiseur pour faire émerger la parole d'antan et l'âme noire des Caraïbes.

MOTS-CLÉS : Littérature antillaise ; devoir de mémoire ; histoire orale ; dépossession de l'histoire ; identité culturelle.

1 « América é filha de África ». C'est à nous la version pour le français des textes en langue portugaise.

WORDS OF YESTERYEAR AND DUTY OF MEMORY IN *THE FOURTH CENTURY*, BY ÉDOUARD GLISSANT

ABSTRACT

This article aims to analyze the “duty of memory” in the novel *The Fourth Century*, published in 1964 by the Martinican writer Édouard Glissant. It intends to highlight, in the novelistic text, the colonial domination and the resistance in Martinique by the observation of the dramas and adventures of four generations of the families Longoue and Béluse, slaves that arrived in Martinique in 1788 during the French colonial company and the slave trade. The novel/saga examines the oral story to tell the local history from the point of view of slaves and their heirs, refusing the soliloquy of the colonizer and the danger of the unique story. It is a matter of weakening the official historiography, testifying ways between the dispossession and the appropriation of the history and celebrating the rehabilitation of the ancestral African voice by means of a griot and a quimboiseur to make emerges the word of yesteryear and the black soul of the Caribbean.

KEYWORDS: Caribbean literature; duty of memory; oral history; dispossession of history; cultural identity.

VOZES DO PASSADO E DEVER DE MEMÓRIA EM *O QUARTO SÉCULO*, DE ÉDOUARD GLISSANT

RESUMO

Este artigo tem como objetivo analisar o “dever da memória” no romance *O quarto século*, publicado em 1964 pelo escritor martinicano Édouard Glissant. Busca-se estudar a dominação colonial e a resistência na Martinica a partir da observação de dramas e aventuras de quatro gerações das famílias Longoué e Béluse, escravos que atracaram na Martinica em 1788 durante a empreitada colonial francesa e o tráfico negreiro. O romance/saga examina a história oral para contar a história local do ponto de vista dos escravos e seus herdeiros, recusando o solilóquio do colonizador e os perigos

da história única. Trata-se de fragilizar a historiografia oficial, de testemunhar os caminhos entre a depossessão e a apropriação da história e de celebrar a reabilitação das vozes ancestrais através de um *griot* e de um *quimboiseur* capazes de fazer surgir a palavra do passado e a alma negra do Caribe.

PALAVRAS-CHAVE: literatura caribenha; dever de memória; história oral; depossessão da história; identidade cultural.

L'intellectuel martiniquais Édouard Glissant a développé sa verve artistique et critique dans les domaines de l'essai, de la poésie, du roman et de la dramaturgie. *Le Quatrième siècle*, publié en 1964, est son deuxième roman. L'ouvrage a fait sa parution six ans après la première immersion romanesque de Glissant, en 1958, avec *La Lézarde*, lauréate du prix Renaudot la même année. Glissant fait la même trajectoire de quelques intellectuels caribéens, tels qu'Aimé Césaire et Frantz Fanon : il quitte sa Martinique natale pour poursuivre des études universitaires à la capitale française, plus précisément le cours de philosophie à la Sorbonne. Au Lycée Schœlcher, à Fort-de-France, Glissant a suivi des cours avec Aimé Césaire. Lors de son départ à la métropole, en 1946, le jeune de 18 ans n'avait pas encore publié ; son caractère militant se manifestait cependant dans la lutte décoloniale et antiraciste. Son départ vers l'Europe a eu lieu la même année de la départementalisation de la Martinique. C'était la fin du régime colonial ayant débuté en 1635 dans cette île caribéenne, reconnue comme l'Île aux fleurs. À partir de 1946, la Martinique devient le 97^e département de l'État français et son rattachement à l'hexagone affaiblit les débats polémiques autour de la possible indépendance de l'île.

Dans ce contexte de grande effervescence politique et culturelle, Glissant fait connaissance du monde intellectuel parisien, contribue à des revues, comme la célèbre *Présence africaine* et intègre la Fédération des Étudiants Africains Noirs et de la Société Africaine de Culture. Il publie ses premiers poèmes dans les années 1950 et participe au premier Congrès des écrivains et artistes noirs en 1956 à la Sorbonne. En 1960, pendant la guerre de l'Algérie, l'écrivain signe le « Manifeste 121 » pour l'indépendance algérienne et devient, l'année suivante, co-fondateur du Front Antillo-Guyanais, visant la libération de la Martinique, de la Guadeloupe et

de la Guyane française. Considéré subversif, le Front est immédiatement dissout par un décret du Général de Gaulle sous l'accusation d'atteinte à la sûreté de l'État français. Ensuite, Glissant se fait arrêter, est expulsé, interdit de séjour aux Antilles et assigné à résidence en métropole. Son exil politique compose le cadre de rédaction du roman *Le Quatrième siècle*, ouvrage qui témoigne de son engagement anticolonialiste et antiesclavagiste. Publié en 1964 chez Gallimard, *Le Quatrième siècle* connaît une réédition en 1997. Celle-ci sera l'édition de référence pour l'analyse et les citations au long de cet article. Le roman est traduit en plusieurs langues. Parue en 1986, la traduction brésilienne de Cleone Augusto Rodrigues s'intitule *O Quarto século* et se trouve à présent épuisée. Le roman est d'ailleurs dédié à son ami Albert Béville (nom de baptême du poète guadeloupéen Paul Niger), co-fondateur du Front Antillo-Guyanais, disparu lors d'un accident aérien en 1962, quand, durant son exil, il essayait de retourner clandestinement en Guadeloupe.

L'année suivante de la publication du roman, le philosophe rentre à son pays natal et se consacre au développement de son œuvre littéraire et critique, travail indispensable pour la compréhension identitaire des Antilles françaises, de l'identité post-coloniale et de la Relation². En 1967 il fonde l'Institut Martiniquais d'Études, institution scolaire dédiée à la valorisation de l'histoire locale. Plus tard, Glissant crée la revue de sciences humaines *Acoma*, devient docteur ès lettres, dirige une chaire de Littérature française à Louisiana State University et participe à la création du Parlement International des Écrivains et du Centre National consacré à la Traite et à l'esclavage, dont il sera le président honoraire. L'auteur conçoit également l'Institut du Tout-Monde (2006), frictionnant davantage ses écrits et sa compréhension de la culture créole à son rôle d'ambassadeur culturel antillais soucieux de la promotion autant de la mémoire (post)coloniale que de la production caribéenne. L'Institut établit des partenariats avec la Maison de l'Amérique latine à Paris, et la Casa de las Américas à Cuba et décerne le Prix Carbet de la Caraïbe et du Tout-Monde depuis 2007.

Glissant disparaît en 2011 à Paris, à l'âge de 82 ans. Il nous a légué une œuvre vaste et très significative, composée d'une vingtaine d'essais, d'une dizaine de recueils poétiques, de huit romans et deux pièces de

2 Concept développé par Édouard Glissant principalement dans le livre *Poétique de la Relation* (1990), dans lequel l'auteur étudie les relations et les dialogues entre les cultures dans la formation identitaire.

théâtre, ainsi que des revues et des numéros de revues sous sa direction. Il nous a également laissé en héritage un exemple d'ouverture d'esprit, de relation positive envers l'altérité, d'insoumission, d'engagement politique, d'exil productif, d'interfaces entre littérature, mémoire et histoire et de célébration de l'Antillanité³. En 2012 l'Université Paris VIII rend public le Prix Édouard Glissant, à être attribué à des ouvrages artistiques en association avec les idéaux qu'il a forgés, tels que la Poétique du Divers, le Tout-monde, la Créolisation, la Relation, le Chaos-monde et les imaginaires de langues, d'identités et de cultures⁴. Depuis 2015 une rue porte son nom au 20^e arrondissement de Paris. Polyvalent et engagé, Glissant demeure l'un des plus grands intellectuels martiniquais et caribéens. La force de ses écrits, notamment de ses essais, lui a assuré une portée internationale dans de nombreux domaines, à savoir : les sciences politiques, la littérature, la philosophie, l'anthropologie, l'histoire et la sociologie.

Lauréat du prix suisse Charles Veillon en 1965, le roman *Le Quatrième siècle* se consacre à rétablir l'itinéraire historique de la société coloniale en Martinique de 1788 à 1946. Le livre s'organise autour de quatre chapitres évoquant quatre espaces de la Martinique : La Pointe des Sables, Roche Carrée, La Trouffaille et la Croix-Mission. Les chapitres présentent des tailles très inégales et décroissantes. Le premier, La Pointe des Sables, possède 134 feuillets et les suivants s'organisent autour de 78, 64 et 46 feuillets, respectivement. Le grand souffle du premier chapitre fait allusion à l'urgence de retracer l'arrivée des esclaves et de faire revivre les horreurs du bateau négrier, les pratiques du commerce esclavagiste et les périples de la vie et des découvertes dans un nouveau territoire. La grande proportion du chapitre révèle l'avidité pour remplir les vides d'une histoire nationale dans laquelle la perspective noire a été étouffée pendant très longtemps. Dans ce sens, il s'agit de la conquête d'une parole niée, d'un discours véritablement antillais dont la grandeur et la splendeur doivent être mises en relief. Dans le plan de l'intrigue, le format décroissant des chapitres fait écho à la diminution de la voix du

3 Concept glissantien qui valorise ce que l'auteur reconnaît comme « civilisation des Antilles », c'est-à-dire, les identités antillaises dans leurs pluralités et inscrites dans les échanges linguistiques, politiques, sociales et culturelles dans la Caraïbe.

4 Pour étudier les termes forgés par Glissant, il faut lire notamment *Le Discours antillais* (1961), *Poétique de la relation* (1990), *Introduction à une poétique du divers* (1996), *Traité du Tout-monde* (1997) et *Imaginaires des langues* (2010 ; entretien avec Lise Gauvin).

griot Papa Longoué, narrateur des réminiscences du livre, en annonçant son affaiblissement et sa disparition.

Diva Damato, professeure et chercheuse brésilienne spécialiste de l'œuvre de Glissant, formule des hypothèses à propos du titre du roman. Soutenue en 1987 et publiée en 1996, la thèse de doctorat *Edouard Glissant : poética e política* a constitué le premier travail académique de grande échelle portant sur Glissant au Brésil. L'explication la plus banale fait référence au quatricentième anniversaire de la « découverte » martiniquaise, à partir de 1935. Damato rechasse cette interprétation vu que « le roman est un questionnement de la vision occidentale, en ce qui concerne la récupération de la mémoire, de l'histoire (y comprises les dates, chronologies, sources, références, etc) » (1996, p. 251). La chercheuse mentionne le proverbe « un nègre est un siècle », présent dans l'exergue de l'essai *Le Discours antillais* pour défendre que le titre fait mention à Mathieu⁵ Béluse, le fils, le quatrième destinataire des mémoires du patriarche Longoué-La Pointe. Glissant, à son tour, brouille les interprétations quand il finit son roman par l'affirmation « et qui n'a ni fin ho, ni commencement » (1997b, p. 331), en suspendant tout calcul temporel.

Paroles d'antan : l'urgence d'un discours antillais

« Se nommer soi-même, c'est
écrire le monde »
(Édouard Glissant, 1997a, p. 485)

Le philosophe français Paul Ricœur, dans ses études autour du rapport entre le temps et le récit, prétend que « l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet se raconte sur lui-même. Cette refiguration fait de la vie elle-même un tissu d'histoires racontées » (1985, p. 443). L'affirmation de Ricœur met en évidence l'association entre la constitution identitaire et les histoires : nous sommes tous forgés par un palimpseste d'histoires et de discours entremêlés. En plus, nous sommes nous-mêmes les protagonistes de ces discours, les énonciateurs d'histoires variées et partagées qui composent

5 Mathieu Béluse, jeune qui entame une conversation avec Papa Longoué, est en réalité Mathieu le fils. Puisque dans le roman le narrateur le nomme de Mathieu, nous suivons cette appellation tout au long de cet article. Les références à Mathieu portent alors sur le fils.

notre biographie. Édouard Glissant, dans l'épigraphie ouvrant cette partie de l'article, s'associe à Ricœur et reconnaît l'importance de la relation entre l'auto-représentation et la découverte du monde. Toutefois, la richesse de la diversité de voix se heurte aux mécanismes d'installation et de maintien des systèmes impérialistes et coloniaux.

La prétendue « découverte » de l'Amérique a constitué un massacre déclenché par quelques puissances européennes contre les autonomies, les discours et les légitimités des autochtones dans le « nouveau » continent. À ce sujet, l'écrivain et homme politique martiniquais Aimé Césaire, dans son incontournable *Discours sur le colonialisme*, dénonce qu'

entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, la pression, la police, l'impôt, le vol, le viol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue, la suffisance, la muflerie, des élites décérébrées, des masses avilies. Aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission qui transforment l'homme colonisateur en pion, en adjudant, en garde-chiourme, en chicote et l'homme indigène en instrument de production. (2004, p. 23)

Césaire poursuit sa réflexion et dresse une liste des pillages imposés par les colonisateurs aux sociétés colonisées : « je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, des cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaires *possibilités* supprimées » (2004, p. 23). Dans ce contexte d'assujettissement, de violences réitérées et de pertes de tout ordre, la suprématie de la voix des colonisateurs s'impose comme le bastion du mouvement colonial et esclavagiste. Sous l'égide de la parole unique, les promesses des histoires au pluriel s'anéantissent et le long et sombre empire du soliloque se répandit dans les chroniques officielles. Les êtres deviennent désormais privés des possibilités multiples d'eux-mêmes ; des individus en quelque sorte incomplets, mutilés.

Dans le roman *Le Quatrième siècle*, il est question de réfléchir à propos de la conquête de la prise de la parole par le peuple antillais, mouvement capable de surmonter « le temps des aveuglements » (GLISSANT, 1997b, p. 322) et de dépasser une dynamique imposée selon laquelle « le monde... n'avait pas d'oreille pour leur absence de voix » (1997b, p. 305). Conscients qu'« il y a toujours une histoire avant » (1997b, p. 38), qu'« il ne reste que la mémoire » (1997b, p. 14) et que « la parole appelle la parole » (1997b, p. 15), le conteur-quimboiseur Papa Longoué et le jeune Ma-

thieu entament une conversation capable de réhabiliter le passé de leurs ancêtres en Martinique, soit par les souvenirs soit par les fabulations. Les deux personnages mettent en scène ce que plusieurs intellectuels nomment de « devoir de mémoire », terme popularisé en 1990 en France et étudié notamment par Paul Ricœur, Pierre Nora, Gérard Noiriel et Sébastien Ledoux. Le docteur en histoire contemporaine Sébastien Ledoux définit brièvement l'expression :

discours du présent évoquant notre relation au passé, l'expression « devoir de mémoire » prend racine dans une modernité sociale de la fin du XXe siècle. Bien sûr, elle prolonge en partie le message porté depuis des décennies par les anciens combattants et les victimes civiles des grands conflits du siècle – un message de paix et d'espoir qui convoque le souvenir des atrocités du passé pour échapper au bégaïement de l'histoire. (2009, p. 8)

Ledoux ajoute que

l'usage du « devoir de mémoire » correspond à une nouvelle conception de l'identité, se réalisant individuellement ou collectivement à travers un idéal d'authenticité. La reconnaissance de sa mémoire ou de celle de son groupe d'appartenance représente une étape nécessaire dans la réalisation de soi. Le terme « devoir de mémoire » a permis de trouver une expression à cet idéal de la société postmoderne. (2009, p. 8)

Certes, le « devoir de mémoire » fait allusion, dans un premier moment, au génocide de la Shoah et au besoin de ne pas oublier le trauma. Désormais, l'expression intègre des études portant sur la diaspora noire pendant la traite transatlantique. Celle-ci est considérée un crime humanitaire, à l'initiative de la loi Taubira, promulguée en 2001 par le parlement français.

Dans *Le Quatrième siècle*, les premiers esclaves reconnaissent l'importance des histoires et du discours comme outils de résistance, de force et d'insoumission. Au moment de retracer le rapport entre les maîtres et les esclaves, ils avouent que « depuis le temps qu'ils parlent par-dessus nos têtes, nous avons fait des filets pour attraper leurs voix, ils ne savent pas. Ils ne le savent pas que nous aussi nous pouvons dire *ils sont comme-ci sont comme-ça* » (1997b, p. 87). Réduits au silence et à l'incompréhension de la langue française lors de leur arrivée, les esclaves s'appuient sur la débrouillardise pour transformer le discours – sa compréhension et sa production – en instrument de pouvoir et de survie.

En outre, dans l'intention d'assurer la conservation des histoires, « ceux des champs trouvaient encore la force inquiète, irritée, sans cesse défiée et victorieuse de raconter quelques-unes des histoires qu'ils se répétaient chaque soir, comme s'ils y trouvaient, abrutis de fatigue, un excitant contre la fatigue ou une protection contre le jour qui allait bientôt naître » (1997b, p. 103-104). Le chercheur allemand Ralph Ludwig nous rappelle que « cette mémoire orale qui naît aux Antilles à partir du XVIIe siècle d'un fond de débris culturels éparpillés puis rassemblés en mosaïque par l'expérience commune d'une réalité nouvelle est donc fondamentale pour l'identité du peuple antillais » (1994, p. 17). Valoriser la parole de nuit, l'oralité, les échanges, maintenir vivantes les histoires et lutter contre l'oubli : voilà les manières de résister à l'imposition de l'histoire unique, du soliloque du colonisateur et du mutisme assigné dans les espaces de travail forcé. Les histoires bercent l'identité créole, préservent la connexion avec le passé et érigent le personnage du conteur comme héros anonyme de la survivance, du maintien de la dignité et du droit indéniable aux rêves et aux déambulations imaginaires.

Patrick Chamoiseau tisse un portrait du conteur dans le chef-d'œuvre *Écrire en pays dominé*. « Le Conteur, né d'un désordre d'hommes et tout projeté dans des liens à créer, est inventeur du peuple » (1997, p. 187), définit l'écrivain martiniquais. Il ajoute que le Conteur « ne relève pas des seules mémoires africaines mais de toutes les mémoires qui se sont échouées là en mille traces mobiles. De toutes malédictions et damnations anciennes que l'on a oubliées. Il doit inventorier ces silences émiétés. (...) Dans cette trame qui rassemble, il doit *parler* » (1997, p. 183). Tout en rédigeant en lettres capitales le nom de ce personnage-clé dans son essai, Chamoiseau attire l'attention à la grandeur de son rôle au sein de l'espace créole. Inscrit sous le signe de la contestation, de l'astuce et de ses habiletés de « *parler avec* » et « *parler-ensemble* » (1997, p.186), le Conteur s'avoue à répertorier – grâce à la fois à l'observation, à l'invention et à la sensibilité – l'âme noire aux Caraïbes. Personnage central, il noue des liens avec l'espace, promeut l'affection et encourage le sentiment de collectivité, des atouts capables d'encourager la poétisation de vies amères marquées par l'exploitation et le découragement. Le Conteur peuple la nuit, moment propice aux redressement de forces et à la résilience. Garant d'un discours nié et étouffé, voix subversive et créative dans le chaos-monde, il se présente : « Moi, Conteur, je donne parole aux voix égarées » (CHAMOISEAU, 1997, p. 185), ma parole

« est obscure comme la nuit dans laquelle j'interviens. Je vois la distance avec le romancier occidental qui, lui, écrit au jour » (1997, p.187). Figure de l'authenticité créole, il relie le passé et le présent, comme le surligne Glissant dans la préface de la pièce théâtrale *Monsieur Toussaint*, dont la première version est apparue en 1961. L'écrivain insiste sur l'idée que « pour ceux qui ne connaissent de leur histoire que la part de nuit ou de démission à quoi on a voulu les réduire, la récupération du passé proche ou lointain s'impose comme une nécessité. (...) L'acharnement à dévoiler le passé par d'autres dénaturé ou oblitéré, permet parfois de mieux *toucher* l'actuel » (1961, p. 7).

Certes, la construction identitaire et la prise de parole antillaises s'orientent vers les fractures engendrées au passé. Au lieu de les nier, de les refouler et de les condamner à l'oubli, il s'agit de les incorporer, de les revendiquer afin de passer en revue les traumatismes d'antan liés notamment à la colonisation et à l'esclavage. Glissant déclare qu'« un peuple qui ne peut pas réfléchir sa fonction au monde est un effet un peuple opprimé » (1996, p. 101). Dans ce sens, pour toucher l'actuel et faire le bilan identitaire, il est impératif de se tourner vers des cicatrices ouvertes et raconter le passé selon la perspective des esclaves et de leurs héritiers. La légitimité de l'histoire et la plénitude de l'imaginaire créole ne peuvent pas se passer de ce retour aux origines, de cette mise en état à la fois déchirante et libératrice. La chercheuse française Annie Chalanset se consacre à étudier la relation entre l'écriture et le deuil et prétend que le parler constitue la forme privilégiée de guérir un chagrin. Elle postule qu'

il s'agit de faire d'une personne – parent, ami, enfant perdu – un personnage. Création singulière, à chacun son image, son souvenir, sa construction. Créer ce personnage, c'est nous faire auteurs. En cela chacun de nous, à l'occasion d'un deuil, rencontre l'opportunité de faire œuvre d'artiste. Or cette œuvre que nous créons, ce portrait du disparu deviendra la forme sous laquelle il sera conservé dans les mémoires. Grâce à la constitution d'une parole, poétique, puisque créatrice. (1992, p.153).

Chalanset arrive à saisir le point fort du roman *Le Quatrième siècle* : transformer quatre générations des familles Longoué et Béluse en personnages racontant l'histoire de la Martinique pendant et après la colonisation à partir des trajectoires des esclaves. D'une part, le roman insiste sur les liens affectifs qui invitent Papa Longoué à raconter et à maintenir vivants les protagonistes de l'histoire, parmi lesquels des membres de sa

famille. D'autre part, Papa Longoué esquisse une radiographie de l'esclavage en Martinique, dépassant largement ses motivations personnelles. Il s'agit de valoriser la vie des anonymes et de revendiquer leur effective participation dans l'histoire de l'île. Papa Longoué et Mathieu ressentent le besoin du « devoir de mémoire », de ne pas laisser tomber dans l'oubli la saga des esclaves et la découverte/le peuplement de différents espaces du territoire martiniquais. Ils se livrent à un travail de deuil qui côtoie à la fois les domaines personnels et nationaux.

Dans l'article « Du conteur créole au marqueur de parole », l'écrivain martiniquais Raphaël Confiant met en lumière les relations entre la parole de nuit, les histoires et le conteur tout en composant une généalogie de la parole créole. Le texte reprend une conférence de Confiant prononcée dans le cadre du Festival du Café à l'Habitation La Grivellière, en Guadeloupe, en 2008. Il affirme que

c'est donc cette parole nocturne africaine, plutôt triviale, que nos pères ont mêlé à l'oralité amérindienne, caraïbe, et européenne, pour inventer une Parole neuve. N'oublions jamais que la racine du mot « créole » est le latin « creare » : nous nous sommes, en effet, créés, recréés, auto-crés. Et cela au mitan du désastre le plus absolu, de la déshumanisation la plus totale que fut l'esclavage. Car si le conteur créole est un porteur de sacré, comme nous l'avons déjà souligné, il est, dans le même temps, un combattant, un résistant. La Parole créole est ce qui nous a empêchés de sombrer corps et âme dans le maëlstrom colonial, celui qui brasse catéchisme chrétien, fables de La Fontaine, poèmes de Verlaine et pensées de Voltaire lequel, gardons-nous de l'oublier, fut actionnaire d'une compagnie négrière. La Parole créole s'est donc posée face à la Parole française qui était imposée à nos pères pour les dire tels qu'ils étaient, pour exprimer la vérité d'eux-mêmes. (2008, s/p)

C'est alors grâce à la parole et également par la parole que la créolisation a pu faire naissance. Et cette parole neuve met en évidence les processus de création et de réinventions déjà annoncés dans l'origine du terme « créole ». En associant le sacré, la ruse et la résistance, le conteur berce cette parole créole, parole qui légitime l'identité, exprime la différence, impose l'opacité⁶ et inscrit l'imaginaire créole dans la totali-

6 Concept glissantiant évoquant le droit d'une culture à la non transparence, à non compréhension aux yeux d'autrui. À ce sujet, lire le livre *Introduction à une poétique du divers* et les articles « Le chaos-monde l'oral et l'écrit » de Glissant, publié dans le livre *Écrire la parole de nuit – la nouvelle littérature antillaise*, de

té-monde. La parole, c'est le cri d'insoumission, la rébellion contre la colonisation et ses effets néfastes dans les rapports d'altérité et dans la constitution identitaire.

Dans l'épigraphe de son premier roman, *La Lézarde*, de 1958, Édouard Glissant évoque les imbrications entre les douleurs, l'histoire et la prise de parole. Le roman débute avec ces mots : « 'Quel est ce pays ?' demanda-t-il. Et il lui fut répondu : 'Pèse d'abord chaque mot, connais chaque douleur' » (2003, p. 7). Glissant inscrit son premier ouvrage sous la prémisse du besoin fondamental de dresser un inventaire du pays et de nommer ses douleurs, ses paysages, ses histoires, ses habitants, ses mœurs. Sous les principes de la possession/l'appropriation du pays – dans les domaines les plus divers – et du discours réparateur, Glissant développe l'ensemble de sa verve romanesque.

Dans *Le Discours antillais*, Glissant reconnaît qu'« aucune collectivité ne supporterait de concevoir une 'dépossession', et il est décourageant de commencer par là un examen du réel » (1997a, p. 95). Or, Glissant forge le terme dépossession pour désigner les nombreuses absences dans la réalité/mentalité antillaises. Diva Damato énumère trois dépossessions analysées par l'écrivain, à savoir : la dépossession de l'espace, de l'histoire et de la langue. Le roman *Le Quatrième siècle* met en scène particulièrement le désir de surmonter cette dépossession de l'histoire bien que la dépossession de l'espace y soit également très présente. Damato attire notre attention au fait que l'histoire des Antilles n'est racontée qu'à partir de 1635, avec le début de la colonisation française. Si, d'un côté, l'historiographie traditionnelle attribue à l'arrivée des Français le document de naissance de l'île, de l'autre côté, la période coloniale s'organise autour d'une manipulation de l'histoire officielle pour que des personnages illustres, tels que le marron, le quimboiseur et le mentô demeurent invisibilisés. Il s'agit, sans doute, d'« une occasion ratée » (DAMATO, 1996, p. 175) pour nommer des résistances d'antan. Dans ce travail de possession mis en évidence dans le sein littéraire, il s'agit de dévoiler le caractère épique de la résistance esclavagiste et de valoriser la suprématie de la collectivité. « La littérature se révèle une forme privilégiée d'appréhension de cette réalité » (1996, p. 188), en ayant « une fonction

Ralph Ludwig et l'article « Representações da escuta e da palavra da noite em autores francófonos de origem antilhana », publié par Maria Bernadette Porto dans la *Revista Brasileira do Caribe*, v. 16 n.30, 2015, p. 157-174.

politique accentuée » (1996, p. 191), préconise Diva Damato.

Dans ce contexte, il est très remarquable la trajectoire des personnages Paga Longoué et Mathieu, dont la première parution a été exactement dans *La Lézarde*, six ans avant la publication du livre *Le Quatrième siècle*. Dans le premier texte, les liens entre Mathieu et l'histoire sont davantage explorés. Dans le passage ci-dessous, Mathieu met à l'honneur le « devoir de mémoire » et le travail de l'historien :

Confronté alors à ces choses d'hier qui nous ont fait si sûrement, je suis saisi de vertige. L'éclat de l'aube m'énivre, mais nous avons perdu l'éclat !... Il faut remonter si loin, si loin, avant d'entrevoir les premières lumières. L'histoire de notre peuple est à faire (c'est mon travail : je mets à jour les archives de la ville), et ainsi nous nous connaissons. Je me découvre parmi tant de papiers, de contes, de cris et de sang ! Car notre histoire n'est pas un lot de faits à l'encan, ni un puits à margelle, un passé coupé de nous (où l'on puise tranquillement). Et quand je dis le premier mot de ce passé, je dis le premier mystère des choses qui en moi palpitent ! (2003, p.86-87)

Mathieu caractérise son travail : « je cherche longtemps, avec patience. Mon domaine est étrange, et si vaste. Je fouille. Mais le plus difficile est de classer le document, avant d'écrire sur le Registre des Chroniques le texte de cette histoire » (2003, p.85). Empreint de curiosité, de sens critique et de dédications aux documents historiques, Mathieu incarne le jeune très soucieux de l'identité de son pays. Dans ce sens, nous comprenons son avidité pour les rencontres avec Papa Longoué dans *Le Quatrième siècle*. Il s'agit de repérer les leçons du vieillard pour mieux saisir le passé à partir des apports de l'histoire orale, ainsi décrite par le sociologue anglais Paul Thompson : « L'histoire orale renvoie l'histoire aux personnes avec leurs propres mots. Et en leur donnant un passé, cela les aide également à parcourir un avenir construit par elles-mêmes » (1998, p. 337). Le narrateur met en relief le fait que « Mathieu, trouvée la direction, obligeait le vieillard à raconter l'histoire, pendant que le vent-montant les couvrait lentement de sa crue » (1997b, p. 296). L'utilisation du verbe « obliger » démontre l'urgence du projet et l'inquiétude du jeune à écouter le vieillard avant qu'il ne soit pas trop tard. Il est question d'un travail réparateur qui se lance contre l'éphémérité du temps et la mort des témoins/des conteurs.

Le narrateur du roman explique ce rapprochement des personnages en complémentant que

Papa Longoué, qui s'était efforcé d'approcher le fils de Béluse, maintenant se demandait pourquoi ce jeune homme venait ainsi, sans parler, s'asseoir sur la terre devant la case. Un garçon déjà plus instruit que le Secrétaire de mairie. C'était l'ombre, la fixité, le profond des vérités révolues qu'il cherchait, pour en recouvrir, comme d'un cataplasme, l'inquiétude et l'agitation qui boulaient en lui. (1997b, p.296).

Pour de vrai, Mathieu « n'avait que l'expérience de sa vie d'écolier (il était le dernier de la famille, celui pour qui l'école avait été l'unique souci » (1997b, p.296). Définie par ses interdictions et ses punitions, l'école est présentée de manière très négative. Mathieu semble chercher chez Papa Longoué ce qu'il ne découvre pas dans les salles de classe, espaces violents marqués par des apprentissages⁷ étanches, voire superficiels, incomplets, inefficaces, déraisonnés. Le narrateur souligne le fait que, quand Papa Longoué devrait interrompre la conversation avec Mathieu pour donner une séance, le garçon « ne pouvait (...) que repérer dans sa mémoire des bribes éparses, soudaines, comme des mangos verts qui tombent un à un » (1997b, p. 296).

Si, pour Mathieu, Papa Longoué représente une clé d'accès à un monde exclu de l'ambiance scolaire et de l'espace livresque, pour celui-ci, le jeune assume la continuité de l'histoire de son clan, condamné à des difficultés de progéniture : « Enfin soulagé de son fardeau (pour avoir réussi, dans l'extrême temps de sa vie, à communiquer à un descendant élu – Mathieu Béluse – l'inquiétude sans corps ni visage qui était son lot) » (1997b, p. 314). Papa Longoué avait perdu son fils unique Ti-René pendant la Seconde Guerre Mondiale et n'avait plus aucun Longoué à qui léguer ses histoires. L'apparition de Mathieu le fils et son admiration envers le vieillard demeurent une consolation et un salut : le passé des Longoué et des Béluse sera préservé par l'historien.

Le goût pour les histoires et le souhait d'assurer la préservation de l'histoire locale mettent définitivement à terre la grande dispute entre les familles d'esclaves Longoué et Béluse. Transportée de l'au-delà de la mer, la rivalité entre les esclaves accompagne leur destinée et celle

7 Les articles « Des enjeux linguistiques dans les trames littéraires: la célébration de l'oralité et de l'identité créole chez Simone Schwarz-Bart » (Cadernos de Letras, v. 26, 2016, p. 145-166) et « Interfaces entre práticas de linguagem e políticas linguísticas: diglossia, criouidade e ensino de línguas crioulas nas Antilhas francesas » (Revista Gragoatá, (UFF), v.22, n° 42, 2017, p. 252-267) étudient davantage sur le rôle de l'école (post)coloniale dans l'identité antillaise.

de leurs héritiers. Longoué marronne depuis son arrivée et Béluse travaille dans la plantation. Les deux symbolisent des manières opposées d'expérimenter l'esclavage, le rapport avec les Blancs et la relation avec la terre. Des moments tragiques comme l'assassinat de Liberté Longoué par Anne Béluse s'imbriquent à des moments de fraternité et d'amour, comme l'union entre Apostrophe Longoué et Stéfanise Béluse et la visite de Mathieu Béluse (le père) à Papa Longoué pour se solidariser après la mort en guerre de son fils Ti-René Longoué.

À son tour, Papa Longoué critique les méthodes officielles de l'historiographie et vitupère : « tu consultes les vieux papiers, voilà ce que tu vois : venir, la canne, mourir » (1997b, p. 253). En limitant la démarche des registres officiels au trio arrivée – travail – mort, il distille son ironie contre la formalité canonique et met à nu le regard réducteur et déshumanisant repérables derrière les données des registres. Selon le vieux conteur, « il valait mieux apprendre l'homme, bête d'humus ou bêtes à cannes, comment ses pieds avaient marché de la savane à la forêt, de la forêt à la savane » (1997b, p. 247). En fait, le quimboiseur s'intéresse aux données oblitérées, aux biographies effacées et à l'humanité cachée derrière des graphiques, des pourcentages et des calculs mathématiques très impersonnels.

Papa Longoué apprend à Mathieu la seule démarche authentique qu'il ne connaisse pour registrer une vie : écouter la parole d'antan.

Prends seulement un plant de canne, regarde-le pousser dans la terre jusqu'au moment où sa flèche pète dans le ciel, et suis-le à la trace jusqu'à l'Usine Centrale et observe comment il tourne en mélasse et en sirop de batterie, en sucre ou en tafia, en gros-sirop ou en coco merlo ; alors tu comprends la douleur et tu entends sous les registres la vraie parole d'antan qui de si longtemps n'a jamais changé. Tu l'entends. (1997b, p. 253).

Le contact entre Papa Longoué et Mathieu rapproche des mondes et façons de vivre très différents : le vieux marronneur quittait les mornes exceptionnellement, vivait très seul, n'a pas suivi d'éducation à la manière des colonisateurs, ne savait lire que le soleil, ne faisait pas confiance aux documents officiels et se vouait à l'écoute des morts. Le jeune, lui, vivait en ville, avait suivi une formation en histoire et se dédiait aux registres et à l'ordonnance de papiers officiels. Les prémisses majeures du « devoir de mémoire » et de la peur de l'oubli font tomber des murs entre des mondes, des points de vue et des trajectoires étanches. Le narrateur donne des détails sur la relation entre les personnages :

(...) La loi du tambour et la loi écrite leur parvenaient d'un seul tenant. Unis, vieillard sans cause et jeune homme tout savant et naïf, par une semblable crue du flot qui battait dans leur corps, ils dévalaient jusqu'au monde (sa diversité pitoyable), cherchant peut-être à deviner, parmi les nuages et les buées, le long pays infini pour lequel ils n'avaient pas de mot, et qu'ils ne ressentaient certes que comme une absence ; ils ne le requéraient qu'afin de mieux saisir la terre proche qui autour d'eux leur demeurait insaisissable (1997b, p. 282).

Le roman *Le Quatrième siècle* met en avant la force de ce contact inouï. Malgré les nombreuses différences, Papa Longoué et Mathieu partagent, de manière indissociable, l'appétit pour les histoires et pour les discours de la terre martiniquaise. Ils personnifient des stratégies complémentaires de raconter une histoire et d'appréhender un pays. À ce titre, il est intéressant de faire ressortir la présence des « discours » dans l'univers intellectuel antillais. Dans son *Discours sur le colonialisme*, Aimé Césaire analyse en profondeur le contexte, les motivations et la mise en place de la colonisation. Il s'agit d'un texte incontournable dans lequel le discours français de valorisation de l'entreprise coloniale et de sa justification s'avère annihilé. Glissant, en 1961, publie l'essai de grand souffle *Le Discours antillais*, dans lequel il est question d'étudier les lignes de forces de l'identité antillaise dans une tentative de prise de conscience et d'étude des ses multiples composantes. Les deux ouvrages s'imposent comme références capitales pour décrire/comprendre les mentalités antillaises et s'inscrivent sous le signe de la prise de parole et du protagonisme discursif, si chers au développement du processus de « devoir de mémoire ». Ces textes nous présentent l'émergence d'une identité culturelle, que Glissant définit comme étant « une identité questionnante, où la relation à l'autre détermine l'être sans le figer d'un point tyrannique » (1997a, p. 484). Et cette identité culturelle, nous pouvons la repérer dans l'ensemble des textes littéraires antillais d'expression française. Composées de textes engagés, militants et centrés dans le quotidien antillais, les productions littéraires martiniquaises et guadeloupéennes miroitent la pertinence des discours antillais, de la prise de parole locale et de l'identité culturelle, en grande interface avec le passé.

L'écrivaine guadeloupéenne Simone Schwarz-Bart démontre de manière poétique l'indissociation entre écriture, histoire et mémoire aux Antilles françaises. Dans un entretien avec Julien Le Gros lors de la pu-

blication du roman *Ancêtre en Solitude* (2015), récompensé par le prix Littérature-monde la même année, elle reconnaît :

Notre Histoire commence par un exode, un exil fantastique. On part de l'Afrique. Puis il y a cette traversée dans cet espace concentrationnaire que sont les cales des bateaux négriers. Cette dépossession de soi-même se fait à l'arrivée par une vente déshumanisante, humiliante, sans qu'on sache ce qu'il adviendra de soi, ni ce qui nous attend. Tous ces avatars doivent être intégrés. Avant, on ne nous apprenait pas ça au cours de notre scolarité.

On s'est retrouvés dépossédés de nous-mêmes. Quand il y a eu l'abolition de l'esclavage, on a commencé à se réapproprier notre Histoire. Celle-ci a commencé avec les générations qui ont suivi l'abolition. Le moment où on retrouve sa dignité, où l'on peut avoir un nom, où l'on se redresse. On a besoin de se réapproprier et de mettre à jour toute cette généalogie. De façon à ce que la mémoire ne soit pas brisée, mais réparée. (LE GROS, 2015)

En tenant compte que « la colonisation carence le colonisé » (2010, p. 132), comme l'explique l'écrivain et essayiste tunisien Albert Memmi, « la carence la plus grave subie par le colonisé est d'être placé hors de l'histoire et hors de la cité » (2010, p. 111). Dans ce contexte, le conteur demeure la sentinelle des histoires capables de subvertir tantôt les exclusions tantôt la marginalité infligées aux peuples issus de l'esclavage. Il s'agit d'esquisser un univers interne et de communion là où le regard persécuteur d'infériorisation de l'autre condamne et exclut. Nous pouvons prédire que, grâce au conteur, comme le démontre le roman *Le Quatrième siècle*, « (...) le nuage de la mémoire monte enfin au grand jour de ce ciel » (GLISSANT, 1997b, p. 325). Il devient possible de « fouiller l'antan » (1997b, p. 306) et de faire l'expérience du « long vertige de la révélation » (1997b, p. 314). En d'autres mots, les carences s'affaiblissent devant le long processus de redressement et de quête d'une complétude qui doit incontestablement réhabiliter le passé à travers les discours. Et si à présent les conteurs sont en voie de disparition, voire intégralement disparus, la présence des histoires s'imbrique au devoir de mémoire de tout habitant caribéen et dans les manifestations artistiques, comme celle de la littérature.

Il est important de remarquer l'omniprésence de la figure du conteur dans les textes fictionnels antillais, soit comme le conteur traditionnel ou le quimboiseur/conteur ou même dans sa version plus contem-

poraine du témoin/écrivain/conteur. Des écrivains comme Joseph Zobel (*La Rue Cases-Nègres*⁸), Simone Schwarz-Bart (*Pluie et vent sur Télumée Miracle*), Ernest Pépin (*L'Homme-au-Bâton* et *Le Soleil pleurait*), Patrick Chamoiseau (*Solibo Magnifique*, *Texaco*), Raphaël Confiant (*La Lessive du diable* et *L'Allée des soupirs*) mettent en honneur le conteur, reconnu par son aptitude à être un « marqueur de parole » (CHAMOISEAU, 1988, p.30). À titre de curiosité, l'épithète de « chef d'orchestre de la parole » accompagne le guadeloupéen Ernest Pépin.

Des artistes polyvalents tels que Jala, Patrick Cheval, Igo Drané, Philippe Cantinol et Joby Bernabé démontrent les nouveaux visages des conteurs contemporains et plaident pour la présence des histoires racontées au sein de la scène culturelle antillaise. Jala est la créatrice des Éditions Lafontaine, où la littérature antillaise s'avère protagoniste. Cheval se présente comme le Conteur Soleil ; Cantinol se définit comme passeurs de mots, poète et conteur et Bernabé se fait reconnaître comme diseur de mots.

En faisant écho à l'importance des discours et du « devoir de mémoire », l'écrivaine nigériane Chimamanda Adichie dénonce le danger de l'histoire unique dans un discours proféré en 2009, prêchant que « les histoires sont importantes. De nombreuses histoires sont importantes. Les histoires ont été utilisées pour déposséder et pour calomnier. Mais elles peuvent aussi être utilisées pour renforcer, et pour humaniser. Les histoires peuvent briser la dignité d'un peuple. Mais les histoires peuvent aussi réparer cette dignité brisée » (2016, s/p).

Elle atteste également qu'

il est impossible de parler de l'histoire unique sans évoquer le pouvoir. Tout comme nos univers économiques et politiques, les histoires sont définies par le principe des rapports de domination. Comment elles sont narrées, qui les raconte, le moment où elles sont racontées, combien on en raconte, tout cela dépend vraiment du pouvoir. Avoir ce pouvoir, c'est être capable non seulement de raconter l'histoire d'une autre personne, mais d'en faire l'histoire définitive de cette personne. (2016)

Tout d'abord, Adichie tient à montrer les maintes potentialités des histoires en signalant qu'elles ne sont point neutres. L'auteure insiste sur l'usage politique des histoires comme moyen d'oppression. Elle explique

8 Notre intérêt repose sur l'énumération de quelques exemples. Il ne s'agit pas de dresser une liste exhaustive.

que la domination de la parole rend possible des dominations multiples, ce qui confère de plus en plus d'autorité au dominateur. Maîtriser les histoires consiste à détenir la destinée de l'autre, l'aveugler, le manipuler, le dépouiller de sa libre volonté, dresser son portrait et celui de la communauté « à la sauce » appréciée. En d'autres mots, il est pertinent de faire allusion à un proverbe africain d'après lequel « si les histoires de chasse étaient racontées par lions, elles ne ressembleraient pas à celles que racontent les chasseurs » (TAUBIRA, 2015, p.144).

Dans une analyse métafictionnelle, Édouard Glissant explique que :

nous devons être des historiens poétiques, nous devons réinventer la périodisation de notre histoire par divination poétique, et c'est pourquoi le personnage de Papa Lougoué est très important. C'est lui qui, dans les romans que j'écris, est dépositaire d'une mémoire collective enfouie et officiellement niée par l'histoire française (1984, p.94).

Chamoiseau nous rappelle que « Conteurs et Quimboiseurs sont liés. Ils possèdent d'une même résistance » (1997, p. 183). Christiane Taubira dans son examen du crime humanitaire de la traite négrière proclame pareillement que « dire le crime, le qualifier, lui donner un statut, le rappeler imprescriptible, c'est réparer » (TAUBIRA, 2015, p.117). De cette manière, la tessiture littéraire se révèle un espace privilégié pour l'évocation des traumatismes et drames dans l'intention de les affronter, les dépouiller et les maintenir jaillissants au cours de l'histoire et du mouvement de deuil collectif.

« Qu'est-ce que le passé sinon la connaissance qui te roidit dans la terre et te pousse en foule dans demain ? » (1997b, p.322), nous demande Édouard Glissant. En ce qui concerne l'importance de la parole, Raphaël Confiant, dans un article déjà mentionné autour des conteurs et des marqueurs de parole, insiste sur le fait que

C'est la parole qui nous a fondés, nous autres Créoles, dès l'instant où, tout au fond des cales des bateaux négriers, nos ancêtres poussèrent le Cri. Le Cri unique et singulier. Celui d'hommes et de femmes déposés non seulement de leur terre natale, de leurs langues et de leurs dieux, mais aussi et surtout de leur simple humanité.

Oui, nous sommes nés d'un Cri qui, peu à peu, dans la Plantation antillaise et américaine, s'est mué en Parole. Mais le cri demeure, il est toujours là, il scande nos dires à l'aide de ses «krik» et ses «krak». (2008, s/p)

Confiant met en scène le mot « Cri », vocable omniprésent dans le roman *La Lézarde* et aussi important dans *Le Quatrième siècle*. En réalité, la présence de ses discours auparavant mis au silence représente une rupture de la norme, une insurgence des colonisés dominés et l'imposition des voix qui ne sont plus timides. Bien au contraire, elles crient, hurlent, brament et vocifèrent pour montrer leurs forces et pour donner naissance et à un nouveau moment dans lequel il est impératif de dire et de se faire écouter.

Pour conclure, il s'agit d'un roman incontournable inscrit sous les prémisses du « devoir de mémoire », de l'écriture d'un discours antillais et d'un engagement à la possession d'une histoire fracturée, niée qui mérite d'être chantée. En consonnance avec la devise qu'« il faut apprendre ce que nous avons oublié » (1997b, p. 328), Glissant propose une image d'un jeu de sombre/de lumières dans *Le Quatrième siècle* capable d'évoquer les dichotomies le passé/le présent, la colonisation/la décolonisation, l'oubli/le souvenir, le silence/le discours. Cette image va clore nos réflexions et éclaircir la parole ancestrale : « Et cette révélation d'antan lui était comme une massue de lumière » (1997b, p.318).

RÉFÉRENCES :

ADICHIE, Chimamanda. **Le danger de l'histoire unique**. Disponible sur : <http://www.echoscommunication.org/2016/05/03/parole-dexpert-chimamanda-ngozi-adichie-2/>, 2016.

CÉSAIRE, Aimé. **Discours sur le colonialisme suivi de Discours sur la Négritude**. Paris : Présence Africaine, 2004.

CHALANSET, Annie. Du cri à la parole. In Nicole Czechowski e Claudie Danziger (dir.), **Deuils, Vivre c'est perdre** no. 128, Paris, Editions Autrement, 1992, p. 143-155.

CHAMOISEAU, Patrick. **Solibo Magnifique**. Paris : Gallimard, 1988.

CHAMOISEAU, Patrick. **Écrire en pays dominé**. Paris : Gallimard, 1997.

CHIZIANE, Paulina. **O canto dos escravos**. Maputo: Matiko e Arte, 2017.

CONFIAINT, Raphaël. Chronique du temps présent - Du conteur créole au marqueur de parole. In **Potomitan**. Disponibles sur : <http://www.potomitan.info/confiant/conteur.php>, 2008.

DAMATO, Diva. **Edouard Glissant** – poética e política. São Paulo: ANNA-BLUME, 1995.

GLISSANT, Édouard. **Monsieur Toussaint**. Paris : Seuil, 1961.

GLISSANT, Édouard. Poétique antillaise, Poétique de la Relation (entretien avec Wolfgang Bader). **Komparatistische Hefte**. Bayreuth :9/10, 1984.

GLISSANT, Édouard. **Introduction à une poétique du divers**. Paris : Gallimard, 1996.

GLISSANT, Édouard. **Le Discours antillais**. Paris : Gallimard, 1997a.

GLISSANT, Édouard. **Le Quatrième siècle**. Paris : Gallimard, 1997b.

GLISSANT, Édouard. **La Lézarde**. Paris : Gallimard, 2003.

LEDOUX, Sébastien. **Pour une généalogie du « devoir de mémoire » en France**. Paris : Centre Alberto Benveniste, 2009. Disponible sur : <https://doc-player.fr/25869-Pour-une-genealogie-du-devoir-de-memoire-en-france.html>.

LE GROS, Julien. **Simone Schwarz-Bart: La réalité du XXIème siècle, c'est le métissage**. 2015. Disponible sur: <http://the-dissident.eu/6424/simone-schwarz-bart-la-realite-du-xxieme-siecle-cest-le-metissage/>.

LUDWIG, Ralph. **Écrire la parole de nuit** – La nouvelle littérature antillaise. Paris : Gallimard, 1994.

MEMMI, Albert. **Portrait du colonisé précédé de Portrait du colonisateur**. Paris : Gallimard, 2010.

PORTO, Maria Bernadette. Representações da escuta e da palavra da noite em autores francófonos de origem antilhana. **Revista Brasileira do Caribe**, v. 16 n.30, 2015, p. 157-174,.

RICCEUR , Paul. **Temps et récits III, Le temps raconté**. Paris : Éditions du Seuil, 1985.

ROCHA, Vanessa. Des enjeux linguistiques dans les trames littéraires: la célébration de l'oralité et de l'identité créole chez Simone Schwarz-Bart. **Cadernos de Letras da UFF**, v. 26, 2016, p. 145-166.

ROCHA, Vanessa. Interfaces entre práticas de linguagem e políticas linguísticas: diglossia, criouldade e ensino de línguas crioulas nas Antilhas francesas. **Revista Gragoatá (UFF)**, v. 22, no. 42, 2017, p. 252-267.

TAUBIRA, Christiane. **L'esclavage raconté à ma fille**. Paris : Éditions Philippe Rey, 2015.

THOMPSON, Paul. **A voz do passado**. São Paulo: Paz e Terra, 1998.

Recebido em: 22/05/2019

Aceito em: 30/09/2019